



HAL
open science

De l'humain dans l'animal

Marcel Blanc

► **To cite this version:**

Marcel Blanc. De l'humain dans l'animal. *Alliage : Culture - Science - Technique*, 1991, 7 & 8, pp.94-98. hal-03406134

HAL Id: hal-03406134

<https://hal.science/hal-03406134>

Submitted on 29 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DE L'HUMAIN DANS L'ANIMAL

Marcel Blanc

Lorsque j'ai fait mon troisième cycle d'études scientifiques, il y a vingt ans, on m'a appris à observer le comportement d'animaux en laboratoire (rats et singes, essentiellement). Ces deux dernières années, j'ai habité de longs mois à la campagne, dans un petit village de l'Ardèche, et je me suis aperçu à cette occasion qu'on pouvait observer les animaux de manière bien plus riche, dès lors que l'on contrevient à la méthode scientifique! Ce n'est pas seulement que la science nous demande, depuis Descartes, de considérer les animaux comme des machines. C'est surtout qu'elle suppose un rapport de l'homme à l'animal, où il est exclu, par principe, que ce dernier soit *sujet*. C'est une option philosophique qui relève d'une manière de voir le monde dépassant d'ailleurs largement le cadre de la science. Et c'est aussi une question pratique : s'il devait considérer, peu ou prou, les animaux comme des sujets, le scientifique ne pourrait sans doute pas effectuer n'importe quelle expérience... Au-delà de ce problème de fond, sur lequel je vais revenir plus loin, j'en suis arrivé à me dire que les observations faites selon les canons de la recherche scientifique doivent comporter pas mal d'erreurs d'interprétation.

Pendant notre séjour à la campagne, les deux chattes de notre voisine nous rendaient quotidiennement visite, ce qui, pour un amoureux de la gent féline comme moi, était un vrai bonheur! C'est dans ces circonstances toutes banales, bien connues de tous ceux qui possèdent un animal familier, que mon éducation scientifique reçut un coup sévère. J'ai, en effet, constaté que les animaux nous observent, eux aussi! Selon l'interprétation cartésienne, c'est bien normal, puisqu'ils attendent de nous pitance et caresses : le chat ou le chien doivent donc toujours guetter le moment favorable, repérer quand nous nous dirigeons vers le réfrigérateur, savoir quand il y a quelque chose à manger pour lui, etc. Il y a probablement du vrai dans cette manière de voir. Mais l'explication basée sur l'intérêt matériel me paraît bien insuffisante. J'en veux pour preuve cette petite histoire : l'une des deux chattes nous a accompagnés un jour jusqu'à notre

jardin, situé assez loin du village, en un lieu en tout cas fort éloigné de son territoire habituel, et qu'elle ne connaissait donc pas. Après que nous fûmes arrivés à destination, la chatte a un peu exploré le lieu, flairé quelque trou de taupe, puis est allée se blottir sous un framboisier. Elle ne nous a alors pas quittés des yeux, suivant chacun de nos mouvements, qui, pour elle, n'avaient probablement pas de signification (nous étions en train de cueillir des légumes, de biner la terre, etc). Oserais-je dire qu'elle paraissait étonnée de nous voir ainsi nous affairer dans une activité qu'elle ne nous connaissait pas? Un éthologiste behavioriste patenté dirait que je fais de l'anthropocentrisme en affirmant cela, et que la science ne peut pas ainsi prêter des «états d'âme»aux animaux ; et en tout cas, que, même s'ils en avaient, ils seraient inaccessibles à l'observation scientifique. Eh bien oui : précisément, ces «états»sont sans doute inaccessibles à l'observation scientifique et, pourtant, ils se laissent observer par les possesseurs d'animaux familiers. Car c'était bien le contact quotidien avec cette chatte, la connaissance intime de ses comportements individuels, qui me permettaient d'interpréter ainsi son attitude, que je qualifie d'étonnement. En tout cas, dans cette circonstance, on ne peut pas dire que la chatte nous observait par «intérêt matériel», pour guetter le moment où nous aurions quelque chose à manger pour elle. Elle nous observait par simple curiosité. Bien sûr, la science orthodoxe accepte cette notion de curiosité chez les animaux dits «supérieurs», comme les primates ou les carnivores. Mais, en disant qu'elle nous observait par simple curiosité, je sous-entends davantage : je pose par principe que cette chatte avait une représentation «mentale» du monde qui l'entourait, en fonction de laquelle elle pouvait se situer et régler ses actions quotidiennes. Sa curiosité reflétait un «travail» d'enrichissement de cette représentation. Bref, je suis presque en train de dire que cette chatte avait une conscience, et je me surprends moi-même en flagrant délit de discours a-scientifique, voire anti-scientifique (encore que mon crime de lèse-science pourrait être atténué par la publication, ces dernières années, de plusieurs livres fort sérieux du psychologue américain, D.R. Griffith, traitant du problème de la conscience chez les animaux). En vérité, les possesseurs d'animaux familiers se comportent spontanément avec ceux-ci comme s'ils avaient une conscience, dans la mesure où ils se rapportent à eux comme à des «sujets» (ainsi que l'implique leurs habituels rapports de parents à enfants avec eux - qui n'a entendu, par exemple, les maîtres d'un chien s'adresser à lui en se nommant eux-mêmes «ses parents»?). Mais, bien sûr, la science se moque de ces relations homme-animal, les mettant au compte d'une attitude préscientifique, animiste, comme Jacques Monod l'a maintes fois déclaré, et pour tout dire «primitive» (donc, inférieure).

Un autre type d'observation m'a amené à penser qu'il faut, en effet, considérer les animaux , peu ou prou, comme des «sujets», sous peine de ne pas comprendre certains de leurs comportements. Il s'agit de la communication: je me suis aperçu que les animaux nous parlent avec leur corps. Ce n'est pas

seulement l'observation bien connue des possesseurs d'animaux familiers, selon laquelle le chat ou le chien se poste en attitude d'attente, les yeux implorant, à l'endroit où l'on pose habituellement son écuelle, pour nous signifier : «j'ai faim». La science orthodoxe n'a d'ailleurs aucune peine à nous expliquer qu'il s'agit là, tout bonnement, d'un réflexe conditionné pavlovien. Mais je me suis aperçu qu'un animal peut exprimer des messages plus subtils avec son corps. Il m'arrivait en sortant dans les prés environnant le village, de rencontrer inopinément l'une ou l'autre des chattes, elles-mêmes en train de vagabonder. De nombreuses fois, dans les premiers instants de cette rencontre imprévue avec l'être humain ami, je les ai vues se rouler de plaisir sur le dos, ce qui ne leur arrivait jamais pour réclamer des caresses, lorsqu'elles faisaient leur visite quotidienne à la maison. Ne voulaient-elles donc pas signifier quelque chose de particulier au moment de la rencontre, quelque chose du genre: «comme c'est bon de se rencontrer»? Bien entendu, je ne peux pas offrir de démonstration scientifique de ma proposition ; c'est une intuition, dont seuls peuvent débattre les possesseurs d'animaux familiers, entretenant avec eux un lien affectif. Me voilà en flagrant délit de subjectivisme, cette fois-ci, pourrait me dire un scientifique orthodoxe. Je n'en disconviens pas ; mais la méthode scientifique objective a-t-elle une explication à proposer au comportement des chattes ci-dessus décrit? (Il est vrai qu'il ne faut pas sous-estimer l'imagination débordante des scientifiques, dès lors qu'il s'agit de retomber sur les pattes de la rationalité. Darwin, dans *L'origine des espèces*, fait l'hypothèse que la queue du chien, organe apparemment inutile, pourrait bien avoir été tout de même retenue par la sélection naturelle, grâce à une fonction de balancier, permettant au chien des volte-face rapides!).

Les messages de l'animal

Or, dès que l'on admet que les animaux nous adressent des messages, certains comportements, apparemment énigmatiques, deviennent clairs, et prennent un tout autre sens que celui envisagé par la science orthodoxe. En voici un exemple, tiré encore de mon «expérience» (au sens de «vécu») à la campagne: pendant plusieurs jours, l'une des deux chattes n'était pas venue nous rendre visite. Un matin que nous montions dans notre voiture, elle débouche tout à coup. Nous apercevant en train de nous éloigner, elle se précipite alors dans les escaliers menant à notre maison, comme elle le fait lorsqu'elle va nous réclamer de lui ouvrir la porte. Comportement illogique du point de vue humain rationnel, puisque, si nous sommes en train de nous éloigner, nous ne pouvons en même temps lui ouvrir la porte. Voilà bien qui montre les limites de l'intelligence chez cet animal! dirait le scientifique orthodoxe. Mais si l'on admet qu'un animal nous adresse des messages avec son corps, ne peut-on alors interpréter ce comportement apparemment illogique, comme une manière de nous dire : « J'ai très envie de venir chez vous? »

Je n'avais plus été en contact prolongé avec des animaux familiers depuis mon enfance, c'est-à-dire bien avant de recevoir mon éducation scientifique. La vie quotidienne avec deux chattes (et des chiens, dont je n'ai pas parlé ici, mais avec lesquels j'ai effectué de nombreuses observations similaires) m'a donc appris que la culture scientifique passe à côté, ou interprète mal, de nombreux aspects du comportement animal. Le fond du problème est, comme je l'ai dit plus haut, que pour la science, il est exclu que l'animal puisse être «sujet». En fait, cette position de principe provient probablement de la culture judéo-chrétienne, pour laquelle les animaux n'ont pas d'âme. Les cultures qui accordent de l'«âme» (en langage moderne, je dirais : de la «conscience») aux animaux sont considérées dédaigneusement comme «primitives» (voir, comme déjà dit, les diatribes de Jacques Monod contre l'animisme, dans *Le hasard et la nécessité*). De manière plus générale, il y a dans la culture occidentale, une position philosophique selon laquelle l'homme se situe à part des animaux (et au-dessus d'eux). Depuis Darwin, des controverses sur la théorie de l'évolution des espèces ont été motivées par la crainte que la science nous demande de voir l'homme comme un animal (d'où l'effet de repoussoir, chez les croyants notamment, de la fameuse formule : «l'homme descend du singe»).

A la suite d'une longue réflexion sur le darwinisme et la nature humaine, j'ai été amené à écrire dans mon livre *Les héritiers de Darwin*¹, qu'il y a en l'homme une part d'inconnaissable *a priori*, une part d'indécidable, qui serait l'équivalent, pour l'anthropologie, du principe d'incertitude de Heisenberg. Et j'ai pensé, jusqu'il y a peu, que c'était cela qui, sans doute, devait caractériser la «nature humaine de la nature humaine». Je me demande, à présent, s'il ne faut pas aussi reconnaître cette qualité aux animaux. C'est, au fond, ce qui est impliqué, si l'on veut bien leur reconnaître un certain statut de «sujet». Contrairement au darwinisme, qui veut réduire l'homme à l'animal, je pense donc qu'une vision plus humaine du monde demande à voir de l'humain dans l'animal. Une proposition qui n'aurait pas étonné le moins du monde le grand chef Seattle, qui affirmait en 1855, dans son fameux discours au président des États-Unis : «Le cerf, le cheval, le grand aigle, ce sont nos frères.» Ni, plus près de nous, Marguerite Yourcenar, qui déclarait que les animaux représentent la même vie que l'homme, enfermée sous une enveloppe différente. Et elle se défendait de faire de l'anthropocentrisme - accusation, au demeurant, inventée par le scientisme ou, plus fondamentalement, issue de l'idéologie de l'homme, créature élue de Dieu, ou de celle du «maître et possesseur de la nature»-, en nous offrant cette profonde réflexion : « Les travaux de l'anthropologie ont montré que, bien plutôt qu'anthropomorphiser l'animal, l'homme a choisi le plus souvent de se sacrifier en s'animalisant. Le primitif n'"élève" pas la panthère au rang d'homme; il se fait panthère. L'enfant qui joue au chien, s' imagine chien. Le miracle - et l'enfant et le primitif le sentent - est que, précisément, la même vie, les mêmes viscères, les mêmes processus digestifs

ou reproducteurs... fonctionnent à travers cette quasi infinité de formes...» Et sur cette base, Marguerite Yourcenar pousse très loin sa vision de l'humain dans l'animal. Elle poursuit en effet en disant : « Il en va de même des émotions surgies de ses viscères. La fauvette pleure ses petits comme Andromaque, la chatte joue avec la souris comme Célimène avec ses amants.»²

Le sens de l'universel

Avec la culture scientifique, il semble bien que l'homme ait perdu le sens de la communauté qui le liait aux animaux et, plus généralement, à la nature, et même au cosmos, comme le disaient, six siècles avant notre ère, les poètes et philosophes taoïstes de la Chine antique, ou comme nous le signifient aujourd'hui des poètes-philosophes, comme Kenneth White ou Claude Roy.

J'ai été frappé, il y a quelques mois, par la réaction immédiate d'une jeune Française de retour d'un séjour de plus de dix ans en Chine, et manifestement très imprégnée de culture chinoise ancienne. Mise, pour la première fois depuis son retour en France, au courant des problèmes de la bioéthique, et des craintes que dans les prochaines décennies, l'homme ne tente de changer la nature biologique de l'homme, elle nous déclara : «Mais pourquoi s'inquiéter pour la nature humaine, et elle seule? N'est-ce pas pour la nature entière - donc celle aussi des animaux - qu'il faut s'inquiéter? La science n'est-elle pas sur le point d'attenter à la nature humaine parce que, précisément, la culture occidentale a déjà séparé celle-ci du reste de la nature?» Et de conclure son remarquable reportage chez les «sorcières de la vie»³ par cette citation de Lévi-Strauss : « On a commencé par couper l'homme de la nature et par le constituer en règne souverain; on a cru ainsi effacer son caractère le plus irrécusable, à savoir qu'il est d'abord un être vivant. Et, en restant aveugle à cette propriété commune, on a donné champ libre à tous les abus... En s'arrogeant le droit de séparer radicalement l'humanité de l'animalité, en accordant à l'une tout ce qu'il retirait à l'autre, l'homme occidental ouvrait un cycle maudit. La même frontière, constamment reculée, a servi à écarter des hommes d'autres hommes et à revendiquer, au profit de minorités toujours plus restreintes, le privilège d'un humanisme corrompu, aussitôt né, pour avoir emprunté à l'amour-propre son principe.»

Autrement dit, la perte du sens de la communauté unissant l'humanité à l'animalité, c'est la perte du sens de l'universel. S'apercevra-t-on un jour que cette primauté accordée à l'humanité est non seulement ridicule, mesquine et meurtrière comme le nationalisme - cette autre perte du sens de l'universel -, mais qu'elle est aussi une menace pour l'humanité elle-même ?

1. M. Blanc, *Les héritiers de Darwin*, Seuil, 1990.

2. M. Yourcenar, *Les yeux ouverts*, Entretiens avec Mathieu Galey, Livre de poche, p. 299.

3. U. Gauthier, in *Le Nouvel Observateur*, Document «Va-t-on modifier l'espèce humaine?», juillet 1990, p.18.